

L'ordre des choses ou une expérience de description méthodique

Jean RICARDOU

*Le poète ne peut mettre en parole
la véritable image dont un tout se compose.*

(Léonard de Vinci)

Le présent exposé s'est écrit sur la base d'une expérience faite autrefois dans une classe de sixième. Cette tentative comporte notamment deux registres. En premier lieu, dans le cadre restreint d'une discipline précise, l'enseignement du français et, plus exactement, celui de la composition française : une mise en relief des invisibles roueries de l'idéologie représentative. Il s'agit ainsi de construire, avec patience, diverses précises opérations d'écriture et, conjointement, de mettre en cause certaine opinion toujours dominante : l'innocence de l'exercice représentatif. En second lieu, dans l'espace plus large de l'interdiscipline, le rapport de deux enseignements et, plus exactement, celui du français et celui des mathématiques : une mise en place d'un certain décloisonnement. Il s'agit ainsi de construire, au passage, diverses précises communautés et différences de procédures et, conjointement, de mettre en crise certain tabou encore actuel : la non intervention d'une discipline dans une autre.

I — MODIFICATION DE L'OBJET

Nous connaissons bien l'idéologie de la représentation. Selon elle, le texte n'est possible qu'à l'expresse condition que gise à sa base, comme sa possibilité foncière, un quelque chose à dire. S'il s'agit de décrire, par exemple, il faut se soumettre aux impérieuses particularités d'un objet préalable. Ce que nous impose ainsi l'idéologie de la représentation, c'est une opinion évidente à force d'être familière. Celle-ci : c'est à partir de l'objet à décrire que se fait la description. Or ce qu'il est possible de comprendre par le biais d'un exercice méthodique, c'est un fonctionnement d'une tout autre sorte. Celui-ci : **c'est à partir de la description que se fait l'objet à décrire.**

A) Restriction

Il est facile, pour ce faire, de choisir un départ triplement familier.

D'un point de vue idéologique, en acceptant sans réserve de rendre compte d'un objet préalable. D'un point de vue référentiel, en admettant un objet rencontré chaque jour : la salle de classe elle-même. D'un point de vue technique, en faisant l'inventaire, d'emblée, au tableau noir, de ce que nous avons à en dire. Telle complaisance, on le devine, suscite de tous une participation intense, et peut-être, même, empreinte d'une légère effervescence. Si plusieurs élèves sont admis à y venir simultanément, c'est de toutes sortes d'inscriptions que le tableau se voit bientôt couvert. Il est donc temps qu'un peu de calme se rétablisse : un phénomène d'importance est déjà obtenu. Un sommaire interrogatoire suffit à en construire les deux aspects : d'une part, le tableau est rempli mais l'inventaire n'est point clos ; d'autre part, la description ne saurait prendre en charge le tout de ce quelque chose à dire. Et, cela, pour une première raison : des dimensions de l'objet à décrire aux détails de tels grafitis dont il est affligé, ce qui a été obtenu, c'est une profusion à proprement parler indescriptible, en ce qu'elle soumet la description au risque continu d'une expansion indéfinie. Ce qui entraîne une conséquence de quelque envergure : **pour qu'une description soit possible, il est nécessaire que son objet soit descriptivement réduit (1)**. Ou, si l'on aime mieux : ce qu'on appelle abusivement la recherche des idées relève davantage de la soustraction que de l'addition.

B) Organisation

Mais il y a une seconde raison aux difficultés pressenties : des dimensions de l'objet à décrire aux détails de tels grafitis remarquables çà et là, ce qui a été obtenu, c'est un disparate à proprement parler indescriptible, en ce qu'il condamne la description aux périls permanents d'innombrables coq à l'âne. Ce qui provoque un résultat de quelque importance : **pour qu'une description soit possible, il est nécessaire que son objet soit descriptivement ordonné**. Bref, pour réunir les deux précédents acquis sous une formule plus générale : **ce n'est pas tant le quelque chose à dire qui détermine l'écrit que l'écrit qui détermine le quelque chose à dire**.

D'où, peut-être, en passant, l'opportunité d'une précise remarque. Il faudrait sans doute appeler **bascule idéologique** la procédure qui consiste à concevoir une opération en renversant le sens des vecteurs d'efficace. Ainsi avec l'injonction générale qui inflige à la description la dominance d'un objet préalable : une inversion des causes et des effets. La posture dominante du quelque chose à dire en fait une cause de l'écrit, alors que, nous l'avons compris, il en est aussi bien une conséquence. Ainsi avec la sommation particulière qui impose à la description les rigueurs dites de « l'idée principale », ou du « point de vue », ou des « aspects essentiels » : une inversion des fins et des moyens. La posture dominante des « aspects essentiels » les dispose comme une fin qui est obtenue par le moyen de l'élagage de l'objet, alors que, nous le comprenons, c'est l'élagage de l'objet qui est une fin (il est une exigence foncière de la description) et se trouve obtenu par le moyen des « aspects essentiels » (ils servent à motiver la nécessaire restriction descriptive).

(1) Pour plus de détails : « Le matérialisme textuel », dans *Nouveaux Problèmes du Roman*, éditions du Seuil, collection « Poétique », Paris 1978, p. 184-186.

II — FICHAGE DE L'OBJET

Cependant, nous venons de le voir, il est nécessaire d'accomplir une mise en ordre descriptive de l'objet. Ou, si l'on aime mieux, il importe de réduire le disparate que le tableau noir a fini par offrir de façon spectaculaire.

A) Mise ensemble

Pour ce faire, il est possible de mettre dans un certain nombre d'enclos la plupart des mots proposés en désordre. Ainsi peuvent se voir respectivement encerclés, d'une part, les termes « murs », « plancher », « plafond » et, d'autre part, les termes « tables », « armoires », « estrade ». D'où, peut-être, en passant, l'opportunité d'une précise remarque sur la manœuvre ainsi accomplie : mettre les mots « tables », « armoires », « estrade » dans le même domaine, c'est avoir considéré que, d'un certain point de vue, celui qui permet de constituer ce domaine, ils sont équivalents. Ou, si l'on aime mieux : échangeables. Bref, le concept qui assemble ces objets, « mobilier » en l'occurrence, est non point ce qui est extrait à chaque fois d'un seul objet sous la forme d'un attribut, mais bien ce qui est obtenu par l'échange de plusieurs objets sous la forme d'une valeur. Bref, tel concept est non pas l'abstraction de ce qui est déjà, mais plutôt, par l'effet d'une intervention précise, la venue de ce qui n'était pas encore.

Dès lors, certes, se trouvent réunies les conditions d'un bref décloisonnement : fût-ce de façon sommaire, le tableau noir ressemble quelque peu à celui du cours de mathématiques pendant une initiation aux ensembles. L'accueil de cette autre discipline peut certes se réussir de toutes sortes de manières. Soit, en utilisant le livre de mathématique demandé à cet effet, se servir de ce que le tableau propose pour établir certains petits exercices. Soit, en misant sur la fiction du professeur de français qui ne saurait connaître autre chose que le français, se faire instruire par les élèves, à partir de ce que le tableau propose, sur d'élémentaires notions ensemblistes. Par exemple, deux définitions possibles d'un ensemble : **extensive** (la liste des éléments qu'on a mis ensemble), ou **spécifique** (la propriété qui permet de définir tous les éléments mis ensemble et eux seuls). Le principe de cette micro-interdiscipline est clair : non point faire surgir un chapitre mathématique intégral dans un cours de composition française, mais bien habituer chacun à l'idée, jamais assez active, que ce qu'on apprend dans un domaine peut servir dans tel autre.

B) Mise en ordre

De cette manière, il est possible d'obtenir certains principes capables de mettre de l'ordre dans l'hétéroclite du tableau. S'agissant donc de tel objet, l'un permet de préciser le lieu où il se trouve, l'autre de souligner éventuellement son rôle, celui-ci de déterminer ses aspects généraux, celui-là d'établir les diverses parties qui le constituent, un nouveau de détailler les objets qu'il renferme, et ainsi de suite. Tels domaines peuvent recevoir chacun la mise au point d'un nom : situation, qualification, composition, contenu, fonction, et ainsi de suite. Ce qu'on a toutefois rempli de la sorte, c'est une exigence nécessaire, mais non point suffisante, à l'exercice de la description. Nécessaire : parce qu'elle impose une opportune économie logique au

disparate qui en montrait fort peu. Mais non point suffisante : parce qu'elle ne propose guère l'indispensable ordre successif dont la description éprouve le besoin dès lors qu'elle s'édifie selon une obligatoire suite de termes.

Si telle succession se trouve remise au hasard, nul doute en effet que surviennent diverses défaillances représentatives. Supposons les deux phrases suivantes : « *La salle se compose d'un plancher, de quatre murs, d'un plafond. Elle est construite sur la base d'un trapèze.* » Ce qui surgit, de la sorte, aussitôt, c'est le trouble d'un certain malaise représentatif : l'indication tardive du trapèze vient battre en brèche la représentation que le lecteur, à mesure, avait commencé de bâtir. Supposons maintenant l'ordre inverse : « *La salle est construite sur la base d'un trapèze. Elle se compose d'un plancher, de quatre murs, d'un plafond.* » Ce qui s'impose, dès lors, aussitôt, c'est le confort d'un certain bien-être représentatif : l'indication précoce du trapèze fixe d'emblée un cadre général à la représentation.

C) Mise en fiche

Il devient dès lors possible d'accomplir deux nouvelles opérations. L'une, au plan pédagogique, consiste à mettre l'objet en fiche selon un certain nombre de rubriques ordonnées selon ce principe (Figure 1, à partir d'une copie d'élève). L'autre opération, au plan idéologique, insiste sur ce nouvel

NUMEROTATION	1
INTITULATION	Classe
SITUATION	Ecole X
QUALIFICATION	Forme de parallélépipède. Huit mètres de long, six mètres de large, quatre mètres de haut.
COMPOSITION	plancher (1.1), murs (1.2), plafond (1.3)
CONTENU	tableau noir (1.4), estrade (1.5), armoire (1.6), etc.
FONCTION	Lieu d'enseignement

(Figure 1)

aspect de la détermination du quelque chose à dire par l'écrit : la **métamorphose de sa structure simultanée en une disposition successive** (2).

III — ARBORISATION DE L'OBJET

En procédant de cette manière, il est clair que la mise au point de l'objet à décrire relève d'une diversification. Chaque composant, chaque contenu devient passible d'une nouvelle fiche du même modèle et ainsi de suite.

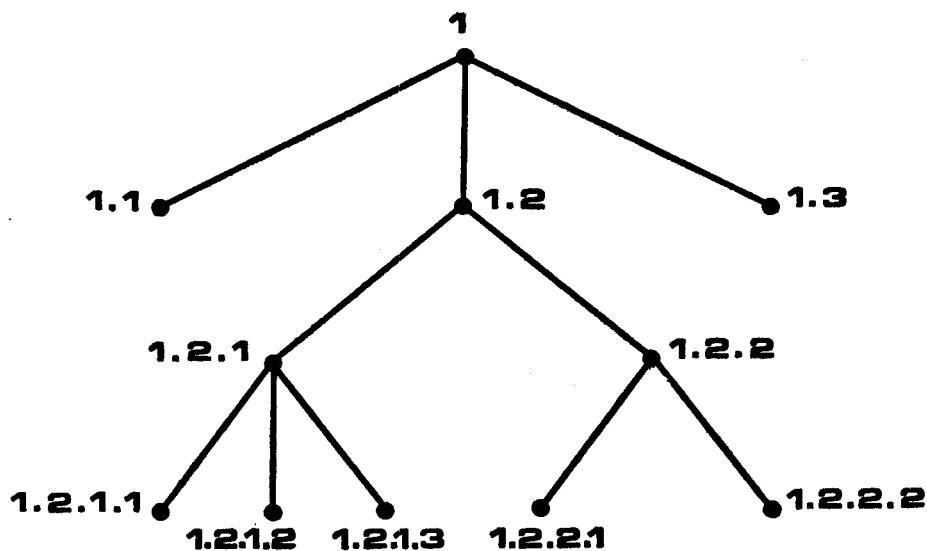
(2) Pour plus de détails : « Le récit enlisé », dans *Le Nouveau Roman*, éditions du Seuil, collection « Ecrivains de toujours », Paris 1973, p. 124-135.

A) Mise en nombre

Telle diversification comporte deux aspects : d'une part, elle impose un bon nombre de fiches ; d'autre part, elle suppose une stratification par niveau. Ce qui se fait jour, ainsi, pour obtenir conjointement un contrôle de cette abondance et le respect de ces étages, c'est l'utilité d'une numérotation lexicographique. Dès lors, certes, se trouvent réunies les conditions d'un nouveau découpage : fût-ce de façon sommaire, le matériel verbal se trouve investi par toutes sortes de chiffres. Il est alors possible de faire le départ entre deux espèces de numérotation. Avec l'une, propice aux calculs, le nombre se trouve scindé en tranches convertibles, composées selon une règle précise (par exemple les règles décimale ou duodécimale) et désignées soit par des symboles spécifiques (comme les lettres chez les Romains), soit par des postures précises (comme les places des dizaines ou des centaines dont nous avons l'habitude). Avec l'autre, favorable aux classements, le nombre se trouve scindé en tranches autonomes, composées selon une règle précise (par exemple, une règle de succession dans l'ordre alphabétique, une règle de prééminence dans l'ordre hiérarchique) et désignées soit par des symboles spécifiques (comme les insignes de la Légion d'Honneur), soit par des postures précises (comme les places séparées par des points dans la numérotation lexicographique).

B) Mise en arbre

Si abondante soit-elle, la description préparée de cette sorte comporte quelque chance de s'accomplir avec un certain ordre. A chaque fois, il suffit qu'un des éléments d'une fiche, composant ou contenu en principe, fasse l'objet, à son niveau, d'une fiche nouvelle. Il est bien clair, dès lors, que la



(Figure 2)

description s'arrête quand on refuse de ficher à leur tour les éléments d'une fiche, ce qui n'est guère autre chose que la rencontre, cette fois plus technique, de la restriction de l'objet à décrire.

Toutefois, avec cet amoncellement de fiches, un nouveau problème se met en place. En dépit de la soigneuse numérotation lexicographique, tend à survenir, en effet, un foisonnement proche de l'inextricable. Ce qui se fait jour, ainsi, pour saisir les contours de cette profusion, c'est l'utilité d'une précise arborescence (Figure 2, à partir d'un travail d'élève).

Dès lors, certes, se trouvent réunies les conditions d'un autre décloisonnement : fût-ce de façon sommaire, l'arbre ainsi obtenu ressemble à ceux que l'on rencontre dans le cours de mathématiques. Il est alors possible de faire le départ entre deux sortes d'arborescences. D'une part, celle de la numérotation décimale, par exemple, où le nombre des niveaux est fonction du nombre d'éléments à chaque niveau et de la règle de leur répartition, la loi décimale en l'occurrence. D'autre part, l'arborescence de la lexicographie dont les niveaux sont indépendants du nombre des éléments inférieurs qu'ils régissent.

C) Mise en équilibre

En ce qu'il dessine les linéaments logiques de l'objet préparé à des fins descriptives, cet arbre fait bien paraître, à un seul coup d'œil, l'éventuel déséquilibre de la description. Mais cette disproportion, il y a deux manières inverses de l'interpréter. L'une revient à la lire comme **le constat d'une Inégalité d'importance entre les divers aspects de l'objet**. Ainsi, en l'occurrence, les numéros 1.1 et 1.3, qui ne fructifient guère, correspondent respectivement au plancher et au plafond. L'autre façon consiste à lire ce déséquilibre comme **le constat d'une carence conformiste dans l'observation de l'objet**. Ainsi, en l'occurrence, les numéros 1.1 et 1.3, qui ne fructifient guère, correspondent respectivement à des objets dont l'observation a été négligée. L'équilibrage de l'arbre conduit dès lors à s'intéresser, dans l'objet, à ce qui n'avait pas retenu l'attention. Bref, à faire voir ce qui, jusque là, n'avait guère été regardé.

D'où, peut-être, en passant, l'opportunité d'une double remarque. La première concerne la détermination du quelque chose à dire par l'écrit. Nous avons souligné d'emblée une modification restrictive : afin de ne pas courir le risque d'une profusion indescriptible, il s'agissait **d'exclure une part de ce qu'on avait à dire**. Nous devons signaler maintenant une modification expansive : afin de ne pas courir le risque d'une inélégante disproportion, il s'agit **d'inclure une part de ce qu'on n'avait pas à dire**. Il est ainsi possible de subvertir deux idées reçues de la dominante idéologie de la représentation. D'une part, ce qui mutile le réel, c'est la prétention représentative elle-même, parce qu'elle évince l'indescriptible qui la contesterait. D'autre part, ce qui promeut le réel, ce peut être une injonction formelle rigoureuse, puisqu'elle convoque ce qui n'avait pas été pris en compte. **Loin de refouler le réel, la formalisation permet ici de lever la censure que lui inflige l'exercice de la représentation.**

IV — INSCRIPTION DE L'OBJET

Cependant, l'arbre que nous avons établi présente un autre avantage :

celui de poser en grande clarté les problèmes de son parcours. Ou, si l'on aime mieux, de faire paraître, cette fois de façon plus technique, la contradiction déchirante qui travaille la description : la disposition arborescente de son objet, au plan logique, confrontée à la disposition linéaire de sa matière, au plan scriptural.

A) Mise en suite

Parcourir l'arbre niveau par niveau conduit à certaines difficultés aisément prévisibles. Suivre l'ordre (1), (1.1), (1.2), (1.3), (1.2.1), (1.2.2), 1.2.1.1), (1.2.1.2), (1.2.1.3), (1.2.2.1), (1.2.2.2), c'est construire au moins deux apories. En premier lieu, une disjonction pleine et massive : inscrire entre un objet (1.2) et ses composants, de (1.2.1) à (1.2.2.2), l'intercalaire intempestif d'un objet tout autre (1.3). En second lieu, une disjonction vide et intense : aller du composant (1.2.1.3) d'un objet (1.2.1) au composant (1.2.2.1) d'un autre (1.2.2), sans prendre en compte cet autre objet puisqu'il a été évoqué, déjà, plus haut, comme de façon prématurée.

Parcourir l'arbre embranchement par embranchement réduit quelque peu ces diverses perturbations. Suivre l'ordre (1), (1.1), (1.2), (1.2.1), (1.2.1.1), (1.2.1.2), (1.2.1.3), (1.2.2), (1.2.2.1), (1.2.2.2), (1.3), c'est produire au moins deux atténuations. En premier lieu, une conjonction réussie : obtenir la cohérence descriptive d'un objet (1.2) avec ses éléments, de (1.2.1) à (1.2.2.2). En second lieu, une disjonction pleine et limitée : inscrire entre un objet (1.2) et un autre (1.3), l'intercalaire relatif des éléments du premier, de (1.2.1) à (1.2.2.2). Bref, du point de vue de la représentation, et au prix d'une analyse rigoureuse, la seconde solution est préférable à la première.

B) Mise en phrase

Il est donc possible de transformer à présent les fiches selon une règle très simple : faire une phrase autonome avec chacune des indications. L'exemple retenu devient dès lors une série dont voici le début :

*La classe est située dans l'école X.
La classe a la forme d'un parallépipède.
La classe mesure huit mètres de long.
La classe mesure six mètres de large.
La classe mesure quatre mètres de haut.*

Et cette suite, dans l'optique d'un apprentissage de l'écriture, présente un avantage primordial : elle est ouvertement transformable. Nous le savons en effet : savoir écrire, c'est savoir changer ce qu'on vient d'écrire. Chez certains, cette aptitude semble fort mince : celui qui a écrit reste fasciné par ce qu'il a écrit (3). Rien de ce qu'il vient d'inscrire sur la page ne lui semble devoir subir une quelconque remise en cause. Ce qui rend fructueuse la série précédente c'est que, du fait de ses redites agressives, elle excite aussitôt, pratiquement chez quiconque, le désir d'accomplir diverses métamorphoses. Contentons-nous ici des deux plus simples.

(3) Pour plus de détails : « Un mirage nommé retrouvaille », dans « Ecrire en classe », *Pratiques* n° 20, juin 1978, p. 24.

C) Mise en facteur

Ce qui frappe donc, dans ces phrases, c'est la présence de certaines identiques chaînes de mots : dans les deux premières « la classe », dans les trois suivantes « la classe mesure » et « mètres ». L'une des transformations qui se proposent, c'est, d'une part, la réunion de certaines phrases en une seule ; d'autre part, l'ellipse de certaines chaînes communes. Ainsi les trois dernières phrases deviennent évidemment :

La classe mesure huit mètres de long, six mètres de large, quatre mètres de haut.

Dès lors, si le degré de la classe l'autorise, certes se trouvent réunies les conditions d'une autre espèce de décloisonnement. Non point, comme on l'a vu, une communication isomorphique (fondée sur une identité d'opérations) mais bien, comme on va le voir, une confrontation hétéromorphique (basée sur une différence opératoire). Dans un premier temps, ce qui est mis en jeu, c'est la carte de la ressemblance. Si, d'une part, on appelle a la plus longue chaîne commune « la classe mesure », si, d'autre part, on nomme respectivement b, c, d les restes et si, en outre, on écrit chaque point par le signe plus, la série prend l'allure du polynôme $ab + ac + ad$, qu'il est facile de simplifier. Il suffit, d'une part, d'accomplir une mise en facteur commun et, d'autre part, de convenir que tout signe plus dans une parenthèse équivaut à une virgule, pour obtenir a (b + c + d) qui correspond à la précédente phrase contractée. Dans un second temps, ce qui sera mis en jeu, c'est la carte de la différence. Si l'on observe que le résultat comporte encore d'autres éléments communs, réduits à un maillon, le terme « mètres », et si, en conséquence, on exécute une nouvelle omission réglée, la phrase obtenue :

La classe mesure huit mètres de long, six de large, quatre de haut. ne peut être écrite selon un polycôme aussi simple. Il sera dès lors possible d'étudier, fût-ce sommairement, la spécificité respective de l'ellipse factorielle, disons algébrique, et de l'ellipse caténaire, disons scripturale.

D) Mise en représentation

Mais certes, les phrases peuvent subir non moins une métamorphose substitutive. Ce dont il s'agit cette fois c'est, non plus de subtiliser un groupe de mots par l'efficace d'une ellipse, mais bien de le remplacer par un substitut capable d'en permettre la représentation. Telle est, certes, la vertu du pronom. Les deux premières phrases prennent évidemment l'allure suivante :

La classe est située dans l'école X. Elle a la forme d'un parallépipède.

Il est dès lors loisible de souligner la forme de cette représentation. Elle satisfait à l'ordre mimétique du représentatif. Le substitut (le pronom) ressemble à ce qu'il remplace (par le genre et le nombre).

E) Combinaison de transformations

On le devine : les élèves feront sans doute observer que, loin d'être exclusives, la pronominalisation et l'ellipse se conjuguent aisément. Le paragraphe devient ainsi :

La classe est située dans l'école X. Elle a la forme d'un parallélépipède. Elle mesure huit mètres de long, six de large, quatre de haut.

V — EXPANSION, COMPLEXIFICATION, THEORISATION

Evidemment, à ce stade, l'expérience en est encore à ses débuts. Et comme cet exposé, maintenant, ne saurait plus guère se poursuivre, il faut prendre le soin de deux dernières indications. L'une est une mise en garde ; l'autre est une mise en perspective.

A) Mise en garde

Devant le paragraphe qui vient d'être construit, certains, peut-être, songeront à un proverbe bien connu : c'est la montagne qui accouche d'une souris. Ils penseront même que certaines directives sommaires et le recours à une organisation intuitive auraient été en mesure d'obtenir des lignes du même ordre tout en faisant l'économie et du soigneux système de fiches, et de la numération spéciale, et des rigueurs de l'arborescence minutieuse, et des méthodiques transformations de phrases. C'est que le risque d'une double erreur, en l'occurrence, n'est aucunement à exclure. L'une peut s'appeler **l'illusion de la parcelle** ; l'autre peut se nommer **l'illusion de l'issue**.

Prendre la parcelle pour l'ensemble, c'est ne point se rendre compte que le fragment, en mainte occurrence, ce n'est guère tout le monument. Ou, si l'on préfère, c'est omettre deux aspects de la différence : en premier lieu, **l'effet général de l'envergure** ; en second lieu, **les problèmes spécifiques de l'ampleur**. Pour ce qui est de l'effet d'envergure, il est lisible que cette description, si elle s'étend sur plusieurs pages, compose déjà, même à ce stade du travail, et par suite du caractère méthodique de son élaboration, une tenue d'organisation à laquelle ne saurait parvenir, sur une telle longueur, une mise en place plus ou moins empirique. Pour ce qui est des problèmes de l'ampleur, il est visible que ces paragraphes, s'ils s'élargissent sur de vastes surfaces, connaissent non moins, même à ce stade du travail, et par suite de la systématique profusion des éléments qui le composent, des problèmes de raccordement dont la solution, pour élémentaire qu'elle puisse être, augmente la densité de l'ensemble.

Prendre l'issue pour l'issue, c'est ne point se rendre compte que le résultat, en mainte occurrence, ce n'est guère tout le résultat. Ou, si l'on préfère, c'est omettre deux aspects du résultat : en premier lieu, **l'efficace de la méthode** ; en second lieu, **la poursuite du travail**. Pour ce qui est de la méthode, il est visible que le résultat de cet enseignement, c'est moins tel texte en tel état que l'apprentissage du procès et des problèmes qui permettent entre autres d'y parvenir. Pour ce qui est du travail, il est lisible que le résultat de cet enseignement, c'est moins tel texte en tel état que l'acquisition d'une aptitude à pousser l'élaboration plus loin.

B) Mise en perspective

Ainsi, à partir de tel texte en tel état, il est possible de concevoir au moins trois perspectives de travail : l'expansion, la complexification, la théorisation.

Avec l'**expansion**, le texte peut accroître son étendue en développant ce qu'il décrit : soit en compliquant l'arbre descriptif selon une diversification plus soutenue ; soit en augmentant l'arbre descriptif par la prise en compte d'un nouvel objet dont l'objet décrit était un composant.

Avec la **complexification**, le texte peut accroître sa tenue en multipliant et affinant les relations entre les éléments qui le composent. Ce qui peut certes conduire à d'extrêmes raffinements.

Avec la **théorisation**, le texte peut accroître sa connaissance en intégrant une théorie de sa production. Il est concevable, par exemple, ainsi que l'a fait l'expérience à laquelle ici je me réfère, de procéder à une description méthodique, non plus seulement de tel ou tel objet, mais encore des méthodiques manœuvres qui ont permis cette description elle-même.

Il n'est que temps, dès lors, de risquer deux ultimes remarques. D'une manière générale, telle extension de ce travail rencontre nécessairement l'obstacle des horaires et des programmes de l'institution. D'une manière particulière, telle extension de cet exposé se heurte nécessairement aux contraintes des horaires et programmes du présent colloque.